

Larry Tremblay, Simon Boulerice, Patrick Nicol

Isabelle Beaulieu

Number 165, Spring 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84795ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, I. (2017). Review of [Larry Tremblay, Simon Boulerice, Patrick Nicol]. *Lettres québécoises*, (165), 24–25.

☆☆☆

LARRY TREMBLAY

L'impureté

Québec, Alto, 2016, 160 p., 21,95 \$ (papier), 13,99 \$ (numérique).

L'impossible vérité

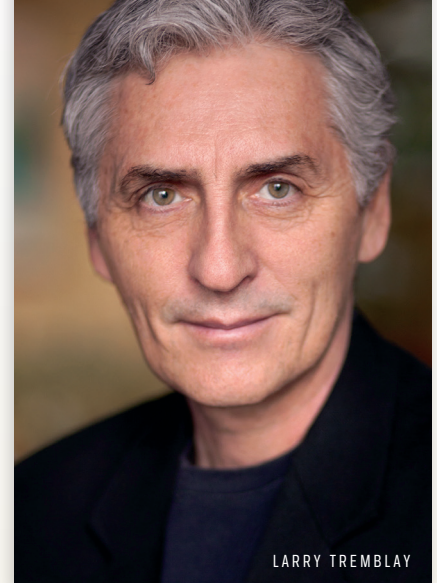
Plusieurs écrivains ont exploré les frontières entre le réel et l'imaginé, car aussi distincts aient-ils l'air d'être, ils sont pourtant profondément liés. Plus que ça, ils sont interdépendants, l'un n'existant pas sans l'autre. Avec habileté, Larry Tremblay nous en donne un exemple patent.

À priori et par définition, le roman est considéré comme une histoire inventée. Toute ressemblance avec des personnes connues y serait purement le fruit du hasard. Rien n'est moins vrai. Pour éclore, la fiction a besoin de la réalité, puisque l'imaginaire et l'inconscient s'abreuvent constamment à la source du réel. Récit, journal, autofiction, roman à clé en sont des preuves flagrantes. D'autres, plus subtiles, plus transformées, n'y trouvent pas moins leurs influences. Mais la réalité, elle aussi, s'invente perpétuellement. [À ce sujet, il faut lire *L'espèce fabulatrice*, un magnifique essai de Nancy Huston.] Pour raconter la vérité d'une histoire vécue, le recours à la fiction est nécessaire ; les seuls faits mis bout à bout ne suffiraient pas à en rendre compte. Nous sommes des mammifères en quête de sens et seules les histoires peuvent en donner.

Une longue introduction pour signifier l'expérience intellectuelle qu'éveille *L'impureté* de Larry Tremblay. L'auteur prend plaisir à courber la ligne droite du lecteur qui, par automatisme, suit les ornières habituelles de sa pensée. Exercice très pertinent qui nous démontre que si l'on ne remet jamais en doute ce qu'on tient pour vérités, l'esprit risque la nécrose. C'est un peu ce qui se passe pour Antoine, professeur de philosophie qui se trouve rudement ébranlé par le livre posthume de sa femme. Le roman alterne donc entre le récit de Tremblay et celui d'Alice, l'écrivaine du roman. Voilà une première mise en abyme. De fréquents retours dans le passé nous feront connaître Félix, un ami de jeunesse commun qui viendra contrebalancer la vision tranchante d'Antoine sur la vie et les rapports humains. Plus près dans le temps, le personnage de Jonathan, le fils du couple, ajoutera une épaisseur à la couche de faux-semblants. Nous avons la possibilité de rencontrer Antoine lorsqu'il était lui-même étudiant, nous pouvons alors suivre et comprendre son évolution. Ainsi, nous faisons agréablement des allers-retours chez Proust, Beauvoir, Sartre, Platon. Assoiffé de vérités et de connaissances, Antoine n'en usera pas moins de supercheries pour impunément blesser, par ses joutes verbales retorses, des amis chers. Si bien que l'on comprend que toute grande soit l'étendue d'une intelligence, elle compte pour peu sans la valeur d'humanité.

La structure du roman et le concept de vérité poussé à son extrême sont très convaincants. Alice dira à son éditeur à propos de son roman : « Je l'ai construit comme un piège fait de miroirs, comme une prison qui en

*Assoiffé de vérités
et de connaissances,
Antoine n'en usera pas
moins de supercheries pour
impunément blesser,
par ses joutes verbales
retorses, des amis chers.*



renferme une autre. Une fois lu, je veux que le roman se referme sur lui et qu'il ne puisse plus jamais s'en échapper. » (p. 155) C'est ce qui arrive au lecteur, il est mis en boîte par sa propre prétention à connaître la vérité. Ma réserve concerne plutôt la crédibilité du personnage d'Antoine. S'il finit par avoir une prise de conscience, on cherche les mobiles qui l'ont conduit à être si odieux envers ses proches. Alice nous soumet l'hypothèse des sentiments ; Antoine n'aurait su manifester son affection que par le mensonge et la manipulation. Pourtant, je n'ai cessé de me demander pourquoi il agissait ainsi. Mais ça ne me surprendrait pas que Larry Tremblay ait justement choisi de me laisser ainsi, avec mes soupçons sans réponses, avec ma recherche de la vérité qui, on le sait, n'existe pas.

☆☆ ½

SIMON BOULERICE

Géolocaliser l'amour

Montréal, De ta mère, 2016, 242 p., 20,00 \$ (papier), 9,99 \$ (numérique).

Les amours modernes

Ce roman évoque le sort qui est réservé à l'amour dans notre époque de technologies et d'images. L'accessibilité est facile, le choix est vaste, les rendez-vous relativement aisés à obtenir, mais la pente est abrupte pour un cœur à la recherche de la grande histoire.

Avec le style pétillant qu'on lui connaît, Simon Boulerice nous convie à un tour d'horizon de ses tentatives pour trouver l'amour, le vrai. Ses amis l'ont inscrit à des applications de rencontres et voilà l'amant transi qui tente de deviner sous les pseudonymes défilant sur son écran celui qui saura le faire brûler des feux de la passion. Surtout, celui qui pourrait l'accompagner jusqu'au jour dernier, entouré de leurs enfants. Cette enfilade de rencontres comporte toutefois bien des risques, dont celui d'en ressortir égratigné, amer, désabusé. Nous sommes bel et bien rendus à l'ère où l'on se choisit un mari comme on se magasine une paire de chaussures.

Avec une langue ancrée dans le quotidien, Boulerice s'amuse à manier le verbe, à le tordre, à l'étirer, à le poétiser, à le faire dévier de son sens premier.

*je cale deux Sprite / je fais un tour de becs avant de quitter le party
/ juste pour ausculter l'amour qu'il y a dans l'étreinte / autour de
mon corps percé / calfeutrez-moi un peu avant que je rentre (p. 97)*



Il utilise la forme du poème pour nous livrer sans pudeur une autofiction qui n'est pas non plus écrite dans le but de provoquer ou de faire sensation. Ce qui émane de cette lecture, c'est plutôt le sentiment d'usure qu'amènent les constantes déceptions. Inventive et audacieuse, la poésie de Boulerice atteint parfois ses limites, empêchant une



PATRICK NICOL

Vox populi

Montréal, Le Quartanier, 2016, 96 p., 17,95 \$ (papier), 10,99 \$ (numérique).

Soporifique existence

Ce petit livre représente la parfaite banalité de nos vies. En cela, *Vox populi* incarne tout à fait son sujet. Sans rebondissements ni saillies, le fil de l'histoire se borne à son intention première : nous montrer la banalité qui se trouve au cœur de la succession des jours.

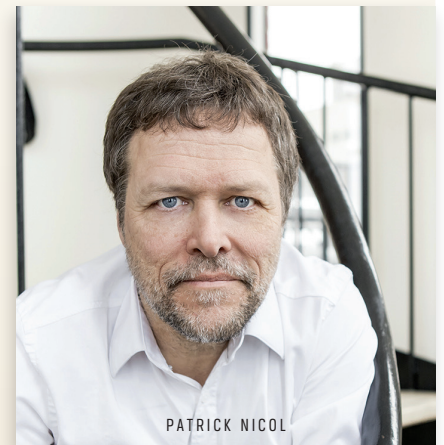
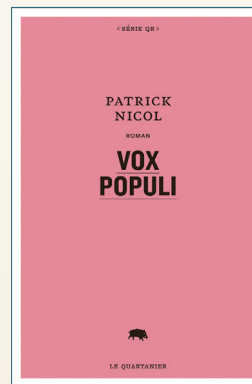
Le roman nous est raconté par la voix de Marc, commis depuis de nombreuses années à la matériathèque d'un cégep. Son métier a quelque peu perdu de sa superbe puisqu'à part le prêt des dictionnaires et des grammaires, il ne reste plus grand-chose avec quoi s'occuper, les télé et projecteurs ayant été allègrement remplacés par les ordinateurs installés dans les classes. Le récit se déroule au gré des observations de Marc qui fait part d'une façon pragmatique des réflexions des gens qu'il côtoie au travail ou des commentaires lus et entendus dans les médias. Les babillages incessants d'un monde rempli d'égos et de contradictions nous donnent bien la mesure du vertige quotidien des êtres. Tout n'est que vanité.

Pourtant, Marc ne semble pas si malheureux, il n'en parle jamais du moins. Il prend même beaucoup de plaisir à trouver dans sa tête les jeux de mots qui se cachent sous certaines expressions et savoure avec sincérité les multiples niveaux que peut offrir le langage. Il n'évoque jamais le spleen ou le regret, et trouve toujours les ressources intérieures pour donner une raison à ce qui lui arrive. Le lecteur, quant à lui, ressent par procuration l'ennui de la suite de moments qui s'écoulent irrémédiablement dans la même neutralité. Chaque seconde derrière le comptoir du déposé aux dictionnaires nous paraît comme un couperet qui tombe sur la beauté des jours. Les tâches sont immuablement les mêmes et les heures de la sonnerie, du passage du concierge et des pauses qui ponctuent la journée sont tout aussi invariables. On espère autre chose pour l'humanité.

véritable profondeur de s'installer. On pressent sa sensibilité, mais on ne la touche pas si souvent.

Chaque rencontre évoquée tient sur deux pages tout au plus, des instantanés qui sont à l'image de la durée de la romance. Dans la première partie du livre, on voit le jeune homme parcourir la métropole à la recherche de son prince charmant. Chacun des appartements devient le lieu d'une tendresse fougueuse, d'un malaise palpable, d'un désenchantement brutal, d'une non-réciprocité qui fait mal. Parfois un début prometteur donne le bon ton pour la suite, mais il y a une faille qui en fin de compte se révèle être un cratère empêchant la réalisation. Même chose dans la deuxième moitié, où il reçoit les visiteurs chez lui. Ils s'avèrent tous de passage.

Que ce soit avec Marc-Antoine, Philippe, Félix qu'il appelle toujours Xavier, Jérôme, Alain, Vincent ou le beau Roberto, l'amoureux éconduit tente inlassablement sa chance. Ça ne nous lâche pas si facilement, cet impérieux désir du grand amour, cette idée si belle d'un autre qui serait fait pour nous et vice versa. Chaque désillusion n'en est que plus désespérante. L'amour d'aujourd'hui a bien beau être 2.0, il n'épargne pas les cœurs brisés. Pire, il semble les étourdir de multiples possibles qui sont sans issue. En lisant les amours modernes de Boulerice, on s'ennuie des amours démodées d'Aznavor.



On ne sait pas non plus ce qui est préférable entre la solitude et les déclarations à l'emporte-pièce des collègues. Sur les sujets de l'actualité, chacun y va de son opinion, plus pour briller que pour réfléchir aux questions qu'ils soulèvent. Si bien qu'autour de Marc le roulement semble se poursuivre sans qu'il fasse vraiment partie du projet. Il demeure compréhensif. Par exemple, il décortique avec amour chaque mot des messages que sa fille lui envoie, qui consistent au demeurant en une ou deux phrases écrites comme des télégrammes, lui annonçant qu'elle ne peut pas se libérer comme prévu. Mais il s'adapte à tout et essaie même d'en prendre avantage.

Il remarque la velléité du monde, mais lui-même n'arrive plus à s'indigner. Il veut bien croire aux lois de l'univers selon lesquelles tout a un sens, mais parfois rien à faire, il ne parvient pas à le dénicher, surtout lorsqu'il se trouve devant sa télé. « Si rien n'arrive pour rien, pourquoi Marc regarderait-il en ce moment un gadget conçu pour amuser les chats ? » (p. 83) On a beau être spirituel, parfois, de sens, il n'y en a tout simplement pas. Et beaucoup de choses se perdent ainsi dans le vortex des combats inutiles.

Pour le lecteur, cette léthargie presque délibérée est à peine supportable. On aimerait voir Marc sortir de sa torpeur, même si lui, au demeurant, n'a rien demandé. Justement, on voudrait qu'il attende un peu plus de la vie, parce que la vie ne peut pas être que ça. Pourtant. L'histoire de Marc nous met devant notre propre vacuité. C'est pourquoi on en ressort avec un sentiment troublant d'inertie.